

RUMEUR ET DERISION DANS LE ROMAN POSTCOLONIAL

Dr Jocelyn GRAYO,
grayojo@yahoo.fr
Enseignant Chercheur
UNIVERSITE DE BANGUI

Submitted: 2021-05-31

valued: 2021-06-21

validated: 2021-06-30

RESUME :

Phénomènes sociaux sournois et protéiformes, la rumeur et la dérision gagnent tous les milieux. En outre, de nombreux procédés rhétoriques soutiennent leur expansion. A la fois apaisement d'esprit et source d'inquiétude, elles deviennent des subterfuges pour éviter la répression des forts. La rumeur comme la dérision sont manifestes dans le roman postcolonial ; cependant les périodes de crise n'en demeurent pas épargnées, puisqu'elles finissent par devenir une décharge libératrice. Les théories stylistiques des figures de rhétoriques et celles de Bakhtine sur le carnavalesque constituent les ancrages épistémologiques permettant de les élucider.

Mots clés : rumeur, dérision, ironie, phénomène social, catharsis.

ABSTRACT:

Social phenomena underhand and protean, the rumour and derision occupy all the environment. In addition, rhetorical techniques support their spread. Being at the same time the calming down of spirit and a source of anxiety, they become subterfuges to avoid the suppression of the strong. The rumour as well as the derision are manifest in the postcolonial novel; meanwhile the periods of crisis are not spared, because they become a discharge of liberty. The stylistic theories of figures of rhetoric and those of Bakhtine on the grotesque constitute epistemological anchorage allowing to clarify them.

Keywords: rumour, derision, irony, social phenomenon, catharsis.

Si cet article vous intéresse, vous pouvez le [télécharger gratuitement](#) ici.

=====

INTRODUCTION

La rumeur comme la dérision sont des concepts dotés de nombreuses acceptions. Il s'agit, pour le premier, de « nouvelles », de murmures d'événements réels ou fictifs, de « bruits » de remise en cause, de contestation ou de mécontentement distillés de manière officieuse dans l'espace

Pour citer cet article : GRAYO J., « Rumeur et dérision dans le roman postcolonial », *Annales de l'Université de Bangui*, série A, n° 15, juin 2021, www.surandara-ub.org/

public. Tantôt méprisée, tantôt prise au sérieux car caractérisée par la négativité, la rumeur connote radiotrottoir, ragots, infox, préjugés, fakes news, légendes urbaines, soupçons, et des expressions familières du genre « casser le sucre sur le dos de quelqu'un » s'y intègre. Alain Rey définit la rumeur comme « une nouvelle de source incontrôlée qui se répand dans le public » (Rey, 2000 : 334). Jean Noël Kapferer (1987) a présenté la rumeur comme « une information non vérifiée » qui circule dans un groupe donné à un moment donné. L'on parle de communication informelle. Pour autant, la rumeur n'est pas forcément fausse. La dérision, second concept, signifie une moquerie dédaigneuse, méprisante. Comme dénominateurs communs, ces concepts ne présentent pas un caractère officiel, mais naissent des événements politiques, des crises, des situations de révolte, bref, des faits divers triviaux ou sérieux, de l'imagination de leurs auteurs. Toutefois, l'argument de la sagesse populaire selon lequel « il n'y a pas de fumée sans feu » se vérifie parfois ici.

La rumeur et la dérision sont-elles manifestes dans le roman postcolonial ? Par quels procédés et pourquoi une écriture de dérision ? Cette approche a pour but d'étudier la rumeur et la dérision dans le roman francophone. *Le Pleurer-Rire* d'Henri Lopes sert de support d'analyse. Aussi la République Centrafricaine, un pays confligène et crisogène depuis des décennies, devient un terrain propice de propagation de rumeurs et de dérisions. Cette réflexion bénéficiera des lumières qu'apporte la théorie de Bakhtine sur le carnavalesque, ainsi que la stylistique, notamment les figures de style.

1. Aperception globale

La rumeur et la dérision collent à l'homme. Absent dans aucune société, il n'existe pas de peuple méconnaissant ce phénomène, ainsi serait-il prétentieux d'en pouvoir situer l'origine. Orpheline de père et de mère, la rumeur est également définie comme « Nouvelle ou récit d'origine anonyme, porté par un sentiment d'évidence qui l'impose et rend inutile toute vérification. Sa diffusion, le plus souvent orale, s'appuie sur le jeu des relations interpersonnelles. » (Gilles Ferréol et al, 1995 : 197). La rumeur s'intercale entre la vérité et le mensonge et peut basculer plus tard dans l'un ou l'autre camp. Elle échappe au rationnel et paraît une arme dangereuse de destruction de l'adversaire politique, du fait que ce champ semble le cadre par excellence de mûrissement et de gestation subtile des rumeurs en vue d'atteindre ou d'affaiblir l'autre, son compétiteur politique. De là, elles voisinent les coups bas.

Par ailleurs, il arrive parfois d'énoncer tout bas ou de façon subtile certaines réalités affectant la mauvaise gestion de la chose publique, de vilipender certaines atteintes à l'insu de ceux qui

en sont les auteurs, ou tout simplement de s'en moquer. La rumeur sème le doute, elle est une force tranquille même si son origine est difficile à vérifier et sa véracité souvent non attestée. Le récepteur, généralement séduit ou fasciné par la nature, l'éloquence et le rapprochement du récit de la réalité, y adhère inconditionnellement. Les rumeurs sont souvent amplifiées lors des échanges d'opinion, parce que les interlocuteurs ont tendance à les considérer comme des faits réels. Aussi, lorsqu'une rumeur circule, il devient souvent très difficile de la stopper, si un démenti n'intervient aussi promptement comme solution curative. L'on comprend que la rumeur et la dérision apparaissent comme des issues surnoises en vue d'échapper à la répression ou à la justice des forts.

2. L'isotopie de la rumeur

L'évocation de la rumeur n'est plus à démontrer dans certains romans francophones subsahariens. *Le Pleurer-Rire* d'Henri Lopes semble une illustration d'une évidence indéniable. En effet, les nombreux récits qui jalonnent ce roman riche d'histoires cocasses recèlent des relents de rumeur. L'enracinement des péripéties dans le quotidien socio-politique du « Pays », des habitants de « Moundié », un quartier populaire imaginaire auquel le narrateur recourt régulièrement semble la principale raison. De nombreuses isotopies, dénotées ou connotées, rendent compte de la manifestation de la rumeur. On comprend par isotopies dénotées, l'usage de lexies, de sèmes ou de sémèmes renvoyant sans détour à la rumeur, et par isotopies connotées lorsque le romancier exploite les nombreuses ressources que lui offre la langue pour désigner de façon imagée ce phénomène. Ainsi l'isotopie désigne un ensemble de lexiques, d'expressions désignant explicitement ou implicitement une réalité concrète ou non :

On entendra par isotopie tout réseau sémantique marqué par un système de redondances : ces redondances peuvent être explicitées par des répétitions de signes ou de variations sur des mots apparentés ; elles peuvent être marquées par la reprise par de dénotations ou de connotations identiques ou analogues entre des mots différents ; elle peuvent enfin se répéter aux divers stades du développement des mécanismes sémantiques constituant des figures continuées, que ces stades soient exprimés ou non dans des signes occurrents. (J. Mazaleyrat et G. Molinié, 1989 : 187-188)

La rumeur devient manifeste dans *Le Pleurer-Rire* par les deux procédés ci-dessus énoncés. Comme isotopies dénotées on retient entre autres, « Radio-trottoir »¹ vocabulaire populaire utilisé par les citoyens de Moundié. Cette expression revient plusieurs fois dans le roman et

¹ Ce terme, avec une déformation de l'orthographe dans le roman par l'introduction d'un trait d'union entre radio et trottoir, s'écrit normalement sans trait d'union, radiotrottoir. Par ailleurs, le terme trottoir également utilisé dans le roman renvoie cette fois aux prostituées.

semble porteuse de valeur : « Bien plus qu'un changement de sens, elle est [...] chargement de sens, apportant un sens neuf et, pourrait-on dire, un sang neuf au discours. » (Patrick Bacry, 1992 : 60). Les pages suivantes, en effet, rendent compte de cette surabondance : 24, 25, 28, 36, 61, 128, 159, 178, 196, 209, 234, 262, 290, 291, 295, 308, 310. Outre « Radio-trottoir », l'usage des synonymes, en l'occurrence « rumeur » et « ragots » à la page 135, « échos » à la page 150 renforce cette constance, mais aussi prouve l'insistance de l'auteur. Ainsi ces nombreuses pages désignant sans ambiguïté la rumeur attestent de l'importance accordée à ce phénomène, à sa place grandissante dans le vécu des personnages mis en scène.

Par ailleurs, des synecdoques, des constructions métaphoriques ou métonymiques, allusives, des tropes ou des appellations contextuelles renvoyant au concept rumeur sont également mobilisées. Les extraits suivants en parlent éloquemment : « Moundié disait que le capitaine là... » (Henri Lopes, 1982 : 24). On en déduit la substitution des habitants par le nom de la ville. Il s'agit d'une liaison étroite entre la ville et ceux qui y habitent, synecdoque évoquant « le tout pour la partie » (Michel Patillon, 1990 : 87), c'est-à-dire quelques habitants pour toute la ville, « un gros plan sur un détail » écrit (Bernard Dupiez, 1994 : 440), en d'autres termes, une partie du contenu généralisé au contenant. Par ailleurs, ce procédé place les habitants en situation d'énonciation, puisque la ville, ici « Moundié », nom d'une ville assimilé aux habitants sujet du verbe « dire » utilisé ici dans un sens concret, ne peut en occurrence parler ; il s'agit de la personnification qui est « un déplacement dans l'ordre du réel. Ce déplacement autorise un changement de registre (du champ de l'inanimé à celui de l'animé)... » (Patrick Bacry, 1992 : 73).

Aussi relève-t-on : « ... tout Moundié sait ça ... » (Henri Lopes, 1982 : 72 ». Cette construction métaphorique, proche de la métonymie et appelée synecdoque, implique une relation d'inclusion. Elle renvoie à tous les habitants de Moundié. Il s'agit d'un tout absorbant, globalisant, n'admettant pas une mise à l'écart d'un membre quelconque de la communauté. De cette phrase bâtie de façon imagée, allégorique, en ressort la matérialisation d'une abstraction, « Moundié ». Il transparaît, de ces deux exemples, une similitude entre les habitants identifiés au nom de la ville qu'ils habitent. Henri Bonnard parle de « signifiant substitué à un mot banal » (Henri Bonnard, 1987 : 75). Par ailleurs, la peinture de Moundié la révèle comme un grand quartier, une grande ville qui ne vit que de rumeurs.

Comme autres procédés, on trouve : « dont on dit qu'elle fut ... » (H. Lopes, 1982 : 28) ; « On disait que les Blancs ... » (Henri Lopes, 1982 : 153). Le pronom indéfini « on » introduit une

parole supposée ou présupposée. Son emploi permet à l'énonciateur de dissimuler la présence d'un prétendu référent car oscillant entre le singulier et le pluriel. Ce « on » soutient l'idée selon laquelle ce qui est dit ne relève pas directement de l'énonciateur, qui n'a évidemment pas vécu les faits. La véracité des actes n'étant pas établie, on peut supposer des racontars, donc des paroles sans preuves, ni vérifications. Or, pour mieux traduire la rumeur, le romancier recourt au « flou sémantique » (Patrick Bacry, 1992 : 204). Ainsi crée-t-il une ambiguïté qui définit une rumeur. En outre, l'instabilité ou la versatilité du pronom indéfini « on » informe sur la nature fugitive des rumeurs.

« Au dire des uns ... Pour d'autres ... » (Henri Lopes 1982 : 167). L'anonymat ainsi formulé connote la rumeur au même titre que les précédents. Ces différentes articulations alléguant les isotopies dénotées et connotées s'intègrent au répertoire de la rumeur, soulignant la représentation, de même la manifestation de ce phénomène social dans *Le Pleurer-Rire*. De ces relevés non exhaustifs, on retient que la presse comme la population sont muselées. Il règne au pays de Bwakamabé Na Sakkadé un climat délétère et de suspicion. Ainsi, pour éviter la répression, on recourt au surcodage, aux jeux de mots, aux figures de rhétorique ou au subterfuge afin de se tirer d'embarras ; de ce fait, les rumeurs circulent bon train. L'absolutisme prôné par le redoutable président Bwakamabé Na Sakkadé paraît la cause des moyens détournés comme la rumeur en vue de charrier certaines informations.

Au bout du compte, on retient l'existence de nombreux procédés pour véhiculer les rumeurs, tourner en dérision ou jeter du discrédit sur l'autre, car les personnages ont recours au transfert de sens et/ou à la métaphorisation, à l'allégorie, à la synecdoque, à la personnification, constituant le « style moyen »² (Michel Patillon, 1990 : 83), parfois ils se servent d'un lexique animalier ou zoologique, ou encore de la déformation de l'orthographe ; bref, l'opinion publique exploite tous les registres disponibles pour atteindre sa cible. Jean-François Bayart dans *L'illusion identitaire* rend compte de cet état de fait :

Le recours à un vocabulaire zoologique dans la sphère politique n'avait d'ailleurs rien de nouveau dans le pays. Sous le régime précédent, les deux partis légalement reconnus s'étaient identifiés, l'un à l'éléphant, l'autre au lion, et la dérision de l'emblème animal de l'adversaire était le meilleur moyen de le discréditer (Jean-François Bayart, 1996 : 129).

Ainsi, par jeu de tropes, un signifiant connu se trouve doté d'un nouveau signifié.

² Le style moyen selon Patillon se définit par sa position entre les extrêmes (le style simple et le style élevé). Il se signale par son charme, alors que le style simple exprime la nervosité et le style élevé qui manque de caractéristiques propres.

Dans ce même ouvrage, l'auteur a présenté une typologie dressée par Thomas Sankara à l'encontre de ses ennemis politiques : les « buffles affolés » désignaient la bourgeoisie commerçante, les « chats noirs » et les « chiens errants » les valets locaux de l'impérialisme français, les « chiens galeux », les fonctionnaires corrompus, les « chiens de guerre », les mercenaires ou les racistes, les « dindons gonflés », les militaires et les douaniers indécents, etc. La rumeur comme la dérision circulent rapidement dans l'univers des grands comme dans la catégorie sociale subordonnée, elles oscillent ou fonctionnent bien dans les deux camps (monde d'en haut/monde d'en bas), et n'appartiennent à aucun groupe social précis. Sous le prisme de la communication, rumeur et dérision sont à la fois verticales et horizontales.

Dans *Le Pleurer-Rire*, tous les événements à caractère officiel sont couverts par Aziz Sonika, éditorialiste de *La Croix du Sud*, un quotidien national. En effet, le narrateur donne à voir ce journaliste de la presse présidentielle comme un personnage partial et véreux. La nature tendancieuse de ses commentaires, l'éloquence à défendre coûte que coûte le régime de Bwakamabé par un arsenal stylistique recherché, laisse deviner un rédacteur peu scrupuleux, ne travaillant qu'à embellir l'image du président ainsi que son régime, en vue d'espérer un traitement particulier, si bien que ses versions des faits, souvent différentes de la réalité et entachées de subjectivités pour le compte du pouvoir, n'attirent que des mépris au régime et à la presse présidentielle. Ainsi, la radio désignée « Radio-trottoir » ou Radio-rumeur qui fait circuler les informations de bouche-à-oreille, devient la plus prisee.

Aussi, il n'y a pas comparaison entre « Radio-trottoir » et la presse nationale « La Croix du Sud », puisque le narrateur ironise la presse présidentielle en ces termes : « La version d'Aziz Sonika, pouah ! on la crachait. Celle de Radio-trottoir avait meilleur goût. C'était frais, c'était pur. » (Henri Lopes, 1982 : 159) Il ressort de cette construction des lexiques exprimant le dédain « pouah ! », une interjection intemporelle, et « crachait » un verbe à l'imparfait soulignant l'inachèvement du mépris. Or « frais » signale l'inédit, traduit la naissance et « pur » marque l'aspect naturel et innocent. En somme, *Radio-trottoir* recevait des qualificatifs laudatifs, agréables, mélioratifs, « meilleur goût », « frais » et « pur » qui s'opposent radicalement à ceux dépréciatifs « pouah ! » et « crachait ». D'ailleurs, certains citoyens de Moundié croient aux rumeurs et cherchent à convaincre d'autres à y croire : « Toi, quand on te dit, tu ne veux pas croire pour toi. Tu dis seulement que c'est radio-trottoir, radio-trottoir. Mais tu ne sais pas que ce que radio-trottoir parle, c'est la vérité même. Les crapauds ne coassent que quand il pleut, dé » (Henri Lopes, 1982 : 36).

En effet, si la presse officielle escamote un certain nombre d'événements, ou plutôt diffuse des informations erronées, falsifiées, « Radio-trottoir » par contre distille, malgré son caractère officieux, des messages proches de la vérité. « La rumeur n'est pas forcément fausse. » En outre, les rumeurs de Radio-trottoir atteignent si rapidement les contrées, car grâce à sa facilité d'accessibilité la population a été informée de certains événements surnois à l'exemple de l'arrestation et de l'exécution du capitaine Yabaka. Selon le narrateur, les rumeurs secrétées par Radio-trottoir et leur propagation si vertigineuse incommode le président Bwakamabé qui souvent en sort irrité car les « murmures de Radio-trottoir étaient aussi persistants et agaçants que des moustiques. » (Henri Lopes, 1982 : 160). Cette allégation démontre que les rumeurs prennent une proportion inquiétante puisqu'elles quittent le monde d'en bas pour émouvoir le monde d'en haut, ainsi provoquent-elles un choc psychologique, ici l'agacement du président Bwakamabé Na Sakkadé. Le renversement des rôles devient ici une évidence.

Après les indépendances, les journalistes de la presse présidentielle excellent dans les dithyrambes des dictateurs, c'est le cas de l'éditorialiste Aziz Sonika pour le compte du président Bwakamabé Na Sakkadé. Dans leur rédaction, ils présentent les chefs d'État francophones postcoloniaux comme des hommes exceptionnels et providentiels, exclusivement prédestinés et installés par Dieu pour veiller sur le peuple. Aussi, doté du sacre paternaliste, ils se croient proches de Dieu ou le représentent et se jugent mieux éclairés et mieux inspirés que quiconque. Il convient également de noter que dans les romans postcoloniaux, les données changent avec les médias qui complètent les instruments de tyrannie tels le parti unique, les forces de défense et de sécurité, l'appareil judiciaire, de sorte que personne ne s'égare. Les stations nationales, les journaux, la télévision, en un mot les médias, organes neutres appelés d'office à jouer un rôle édificateur, deviennent par la force des choses, les lieux par excellence du pouvoir. Le politique exploite à outrance les avantages que la modernité lui a offerts à travers les mass-médias pour soigner son image : « La multiplication et la diffusion des médias modernes ont modifié en profondeur le mode de production des images politiques. » (Georges Balandier, 1992 : 109)

3. La dérision comme motif de l'esthétique postcolonial

De façon simpliste, la dérision désigne une moquerie méprisante à l'encontre de quelqu'un ou de quelque chose. Dans le cadre de cette étude, la dérision voisine l'ironie, comprise comme l'évocation railleuse des réalités sociopolitiques des pouvoirs postcoloniaux par les écrivains francophones. Pour Comi Toulabor (1992 : 111), le langage de la dérision est

Constitué pour l'essentiel de sobriquets savoureux, de chansons et de slogans du parti revus et corrigés, le discours de la dérision politique associe l'imagination et la trivialité à une agressivité relative qui en font ses charmes. Sa subtilité consiste grosso modo, à dédoubler les sens usuels ou conventionnels des mots en leur conférant des sens seconds semi-hermétiques. Il se crée ainsi un vocabulaire équivoque par rapport au discours politique officiel.

La dérision politique associe l'ironie, l'humour, le réalisme ambiant et l'imaginaire populaire. Elle s'appréhende comme une sorte d'agression verbale masquée à l'encontre des dignitaires politiques ou de leur environnement socioculturel. Un contexte de crise, un malaise politique ou social engendrerait la dérision politique qui se comprend comme le rejet, la mise en cause d'un système, une critique douce mais très piquante. Dans le même ordre d'idée, « Elle est en partie la conséquence de la monopolisation par le parti du discours apologétique et emphatique qui refoule dans les chuchotements et les allusions, la critique, l'ironie et le mécontentement. » (Comi Toulabor, 1992 : 112). Cette allégation établit un commerce étroit entre la rumeur et la dérision. D'une finesse avérée, le discours de la dérision, doté de sens nouveaux, ou porteurs d'une signification au-delà du conventionnel, est « hermétique, clandestin, trivial et très imaginaire » (Comi Toulabor, 1992 : 127).

La nature antidémocratique du régime représenté dans *Le Pleurer-Rire* crée une place privilégiée à l'extension du discours de la dérision ; celle-ci circule à l'insu des autorités politiques. Dans ce roman par exemple, c'est parmi la population que circule le discours de la dérision à travers *Radio-trottoir*, ironiquement appelée radio-couloir.

Les textes de cette réflexion ont permis de relever les différentes dimensions de la dérision du pouvoir qui se situent d'abord au niveau de la nomination des instances du pouvoir, dont les titres de dignités deviennent objet de dérision, ensuite, les chansons, les slogans et le langage présidentiel tout comme la perception scatologique subissent la dérision politique. Ainsi peut-on lire : « Son excellence » « président soleil », « président du Conseil national de Résurrection nationale, père créateur du Pays » (Henri Lopes, 1982 : 87). Ce relevé présente des termes ayant un lien précis avec la notion de dérision. En fait, ils dissimulent la moquerie à l'encontre du président Bwakamabé Na Sakkadé car ses titres honorifiques deviennent par dérision « son insolence » pour excellence ; président soleil se transforme en « président sexuel » ; père créateur devient « père destructeur » du Pays. Ainsi, par le jeu de sonorité, le peuple muselé recourt au subterfuge pour tourner en dérision les maîtres contestés à travers les titres prestigieux qu'ils affectionnent. En effet, il convient de signaler que les moqueries méprisantes établissent des correspondances avec les réalités politiques vécues par les populations, dans la

mesure où, le président Bwakamabé hissé aux titres de gloire, distribue la mort sans scrupule à ses opposants, exprime un désir outrancier du sexe, a une estime marquée pour les ressortissants de son ethnie, ou exclusivement de sa région. En fin de compte, les ovations dissimulent le langage de dérision, puisque les populations exploitent ce procédé pour brocarder le dirigeant politique. Ainsi, l'utilisation fréquente de la dérision dans *Le Pleurer-Rire* prouve la place importante accordée à cette recette qui traduit l'ironie et une critique feinte à la direction des acteurs du pouvoir.

Le langage de la dérision se révèle comme une manière particulièrement raffinée de se gausser des chefs d'État francophones. Les péripéties dans *Le Pleurer-Rire* démontrent que l'espace francophone postcolonial, fertile en création populaire, couvre les hommes de pouvoir de dénominations éloquentes, cependant remplies de railleries dont le lexique s'inscrit dans le registre de la dérision. Seulement, ces messieurs tout puissants, qualifiés des « en haut des en haut » par le narrateur, méconnaissent tout ou presque du sens second chargé de connotations dédaigneuses : « « le Grand timonier » lui-même ignore tout du lexique de la dérision politique. » (Comi Toulabor, 1992 : 127).

Outre les titres de dignités, les sigles et les noms des partis ou des institutions politiques subissent également la dérision. Ainsi, le *Parti Social de l'Espoir* du président Messie-Koï Baré Koulé dans *Le Cercle des Tropiques* devient par dérision le Parti Social de désespoir. La radio Voix du peuple se saisit comme Viol, parfois Vol du peuple. Le langage de dérision trouve ses référents dans l'actualité politique du moment, et résulte parfois de la situation de précarité. On citera entre autres : l'augmentation abusive des impôts, les rackets, la vie de galère, conséquence d'une gestion scabreuse, les violences de différentes natures faites sur les opposants qualifiés de « gêneurs » politiques et les tracasseries organisées par les responsables du Parti au pouvoir qui dépouillent le peuple lors des nombreuses tournées effectuées dans le cadre des actions politiques. Ces afflictions à l'encontre du citoyen qui aspire tout simplement à la paix et la dignité, deviennent les motifs de dérision politique. Le peuple abusivement exploité, introduit dans les chansons en l'honneur du dictateur des sonorités dans lesquelles se font ressentir le désenchantement, la lassitude :

Union, unité, union
Pour les agru-hu-hum'
Ehé, wollé, wollé, woï, woï,
Union, unité, union
Pour les agrumes... (Henri Lopes, 1982 : 88)

Ce morceau déclamé à l'occasion de la cérémonie officielle de l'ouverture de la conférence des chefs d'États des pays exportateurs d'agrumes dissimule la dérision à travers la lexie « hum » qui traduit l'épuisement du peuple mobilisé de jour comme de nuit à l'érection rapide du titanesque édifice, mais aussi ce « hum » marque le rejet, le mépris quant à la réussite de cette union souhaitée voire obstinée par le président Bwakamabé. Au-delà de la méprise politique, le discours de la dérision atteint l'aspect scatologique. Dans *Les Flamboyants*, le roi Tokor reçoit des sobriquets scatologiques : « le colibrique ! ou l'Égout encore ! qualification rare mais vérifiée... » (Patrick Grainville, 1976 : 61-62). Le discours de la dérision dans le roman francophone postcolonial ne fonctionne pas seulement au niveau interne, c'est-à-dire qu'elle ne s'oriente pas exclusivement à l'encontre des caciques du pouvoir, mais elle est aussi externe dans la mesure où cette méprise est également l'œuvre des dirigeants politiques vers les personnalités étrangères, les diplomates, comme l'illustrent certains passages dans *Les Flamboyants*. Le narrateur montre comment le roi Tokor voyant venir vers lui le diplomate Castellanganerie, tourne de façon subtile en dérision son nom en énonçant :

- Regardez bien Monsieur de Castellânerie !...
- Langanerie ! Langanerie... corrigea le consul décontenancé...
- C'est vrai ! Excusez-moi Monsieur le Diplomate !... mais regardez ! Regardez !... (P. Grainville, 1976 : 49)

Dans ces échanges rapportés par le narrateur, on constate que le roi Tokor procède par une recette théâtrale qu'on appelle le quiproquo, c'est-à-dire une méprise consistant à prendre une chose pour une autre. Le dialogue montre que le monarque insère le terme « ânerie » dans la construction du nom du diplomate qu'il savait pourtant bien la prononciation ; ainsi *Castellanganerie* devient *Castellânerie*, où apparaît « ânerie », lexème dérivatif de l'âne, un animal réputé têtue. Cependant, dans le cas envisagé, le roi fait usage de la raillerie, de la dérision comme moyen verbal visant à décontenancer le diplomate. La dérision a gagné l'espace francophone postcolonial comme on peut le lire chez Achille Mbembe qui par dérision parle de « léninisme primaire » (1990) : culte du chef, idéologie monolithique et slogans, parti unique et centralisme démocratique, services de sécurité omniprésents...

4. Le Centrafrique, creuset des rumeurs

La République Centrafricaine présentée plus haut comme pays conligène et crisogène devient depuis des décennies, un terrain fertile de rumeurs et de dérisions politiques. Défavoriser politiquement l'autre, détourner la masse électorale au profit de tel candidat politique ou chercher à augmenter la côte de popularité, la société civile, les partis politiques déploient des

messages de rumeurs ou de dérisions d'une ingéniosité indéniable et remarquable afin d'attendrir. Sous le régime de l'ex président Patassé courait la rumeur « A koli a kpé » en sango, deuxième langue officielle, cette rumeur signifie littéralement, « les hommes doivent prendre fuite ». D'où provenait cette rumeur, cette affabulation ? On parlait d'une extermination imminente de tous sujets masculins habitant les secteurs défavorables au président Patassé. La propagation fulgurante de cette rumeur a fait vider certains quartiers de Bangui des personnes de sexe masculin, valides ou non. La force de la rumeur a fait déplacer certains malades de leur lit bien que grabataires, afin de trouver refuge dans les zones clémentes, à l'abri de tout danger, donc plus sécurisées. Mais où se rendaient-ils ? Rien ne s'est passé par la suite.

Sous le régime Kolingba, le Premier Ministre Enoch Dérand Lakoué fut surnommé « Kugbé ti mango », image qu'il avait utilisée pour dissuader, convaincre les syndicalistes par rapport à la crise financière que « traversait le pays ». Kolingba lui-même a reçu par dérision le nom de « Nzara a ké ga, kwa a ké kouï ». Le Premier Ministre Ngoupandé est appelé Monsieur « J'ordonne » à cause d'une ordonnance impopulaire qu'il a prise. Il y a également eu la déformation de son nom. Ngoupandé devient Ngouventru relatif au volume de son ventre, et Ngouperdu, échec de son gouvernement. En outre, gouvernement de large ouverture devient gouvernement de large ordure. Le régime Bozizé avec les « Tu me connais ? », renvoyant aux hautains du régime.

Loin d'une littérature prolixe, au sommet de la crise, sous la Transition de Catherine Samba Panza, la rumeur d'une éventuelle attaque des *Séléka* paniquait les populations chrétiennes ; à contrario, les populations musulmanes étaient aussi terrorisées des rumeurs de l'arrivée subite d'assaillants Anti-balaka. Parfois, certaines rumeurs s'avèrent, le cas de la coalition *Séléka* dont la rumeur persistante depuis quelques mois finit par se concrétiser par l'invasion de Bangui. La rumeur de par sa puissance sème la panique, l'inquiétude.

Par dérision, l'hélicoptère des Nations Unies a reçu l'appellation de « Mama éna », c'est-à-dire mère des rumeurs. En effet, *Mama* en sango veut dire *mère*, *génitrice*, et *Ena* signifie *calomnie* au sens propre, mais au figuré « qui aime raconter sur le dos de l'autre, qui se plait aux rumeurs ». En réalité, lorsque l'hélicoptère des Nations Unies survole une partie de la ville ou du territoire, c'est qu'il se passe quelque chose. Son déplacement, son survol d'un espace présageait un événement funeste. Ainsi, ses vols de reconnaissance s'appréhendaient immédiatement comme déploiement de crise en un lieu quelconque de la capitale Bangui. La

personnification fonctionne à merveilles dans le registre des rumeurs puisque l'hélicoptère des Nations Unies, un objet, a reçu les attributs humains, est doté du comportement des personnes. Outre « Mama éna », on a glané : « Tu es français », « les Français sont derrière ton propos », « Ta parole est française ». En d'autres termes, ton message dissimule une mauvaise pensée, une intention mauvaise s'y cache, ton parler recèle conspiration, etc. Des rumeurs qui circulent à Bangui, pour la plupart des Centrafricains, la France a toujours joué un rôle négatif dans les nombreuses crises qui ont ensanglanté le Centrafrique. Ainsi la France, pays de l'ancien colonisateur est souvent citée et incriminée à tort ou à raison comme l'origine des crises cycliques, des nombreuses pertes en vies humaines, des coups d'Etat réussis lorsque ses intérêts sont en jeu. Connue pour sa forte capacité de nuisance, omniprésente dans toutes les institutions, la France devient un partenaire peu crédible ; elle inspire méfiance et semble négativement perçue ; ainsi, selon certaines rumeurs, il se distille un sentiment antifrçais après la crise.

5. La dérision comme catharsis

Il est incontestable de reconnaître que la représentation des rumeurs et de la dérision dans les romans postcoloniaux est porteuse de sens, si bien qu'il devient urgent d'analyser les phénomènes qu'elle produit. C'est dans cette optique que la rumeur et la dérision sont étudiées comme catharsis, où ce terme renvoie à une décharge émotionnelle libératrice, liée à l'extériorisation du souvenir d'événements traumatisants et refoulés. En effet, Aristote semble le premier à pouvoir utiliser la notion de catharsis qu'il présente de façon claire :

Nous voyons ces mêmes personnes, quand elles ont eu recours aux mélodies qui transportent l'âme hors d'elle-même, remises d'aplomb comme si elles avaient pris un remède et une purgation. C'est à ceux qui sont enclins à la pitié et ceux qui sont enclins à la terreur, et tous les autres qui, d'une façon générale sont sous l'empire d'une émotion quelconque pour autant qu'il y a en chacun d'eux tendance à de telles émotions, et pour tous il se produit une certaine purgation et un allègement accompagné de plaisir. Or, c'est de la même façon aussi que les mélodies purgatives procurent à l'homme une joie inoffensive. (Aristote, 1995 : 584)

On parle de catharsis lorsqu'il y a libération par l'homme de certaines pulsions, de traumatismes, ou le fait qu'il se sent purifier, délivrer à partir « d'un morceau musical », d'une représentation théâtrale dont le dénouement est tragique. En assistant à un spectacle, en lisant un roman, on tombe dans l'émotion en se confondant au personnage principal victime d'un destin inexorable ; cette angoisse, ce fantasme qui semble emporter dans un autre univers et

qui lave la pensée de ce qu'elle comporte de souillure s'appelle catharsis. Selon Aristote, il s'agit d'un effet de purification produite chez les spectateurs lors d'une représentation dramatique. En d'autres mots, on parlera d'une purge chez le spectateur/lecteur qui s'identifie intérieurement à un personnage dont les passions coupables sont punies par la fatalité. En psychanalyse, Sigmund Freud utilise la catharsis en parlant de conscience d'une idée refoulée.

Il existe dans la propagation des rumeurs comme de la dérision des phénomènes susceptibles de provoquer la catharsis. Les rumeurs ou les dérisions pathétiques qui jalonnent le corpus créent l'émoi, laissent le lecteur indifférent. Il arrive parfois que les rumeurs provoquent des scandales inimaginables, dignes du temps baroque et peuvent entraîner le lecteur au traumatisme.

CONCLUSION

La rumeur comme la dérision inondent le tissu romanesque tout comme le tissu social. Extensives, elles se ramifient dans de nombreux champs, la communication, la littérature, la politique, la religion, etc. Elles facilitent l'égratignure sans heurter la bienséance mais aussi frôlent l'hypocrisie. Il ressort de l'analyse des pages de *Le Pleurer-Rire* et bien d'autres romans francophones que la rumeur est protéiforme. La rumeur comme la dérision symbolisent le musèlement, la privation de la liberté, le recours aux messages codés. Elles passent des sémantismes simples au plus complexes, puisqu'elles atteignent les déformations et parfois ont été prises en charge par divers changements de registres, de procédés, créant ainsi une place de choix aux figures de rhétorique. La rumeur et la dérision parfois montées de toute pièce afin d'atteindre le résultat escompté, sont susceptibles de toucher la sensibilité, se répandent en temps de paix comme en temps de crise. Gênantes, elles n'ont pas pour rôle de plaire au pouvoir, mais deviennent des canaux subtils d'informations. Bref, elles sont incolores, inodores et multiformes.

BIBLIOGRAPHIE

- Alioum, Fantouré, 1972, *Le Cercle des Tropiques*, Paris, Présence Africaine.
- Aristote, 1995, *La Politique*, traduction de J. Tricot, Vrin.
- Bacry, Patrick, 1992, *Les Figures de style*, Paris, Belin.

- Balandier, Georges, 1992, *Le Pouvoir sur scènes*, Paris, Editions Balland.
- Bayart, Jean-François, 1996, *L'illusion identitaire*, Paris, Fayard.
- Bayart, Jean-François et al, 1992, *Le politique par le bas en Afrique noire. Contributions à une problématique de la démocratie*, Paris, Karthala.
- Bonnard, Henri, 1987, *Stylistique, rhétorique, poétique*, Paris, Magnard.
- Comi Toulabor, 1992, « Jeux de mots, jeu de vilains. Lexique de la dérision politique au Togo », in *Le Politique par le bas en Afrique noire, Contributions à une problématique de la démocratie*, Paris, Karthala, pp. 109-130.
- Dupiez, Bernard, 1994, *Gradus. Les procédés littéraires*, Paris, 10/18.
- Ferréol, Gilles, et al, 1995, *Dictionnaire de sociologie*.
- Grainville, Patrick, *Les Flamboyants*, Editions du Seuil, 1976.
- Kapferer Jean-Noël, 1987, *Rumeurs, le plus vieux média du monde*, Paris, Editions du Seuil.
- Kapferer, Jean Noël, Juillet/Août 2002, interview publiée dans la rubrique «Dossier dire d'expert.».
- Lopes, Henri, 1982, *Le Pleurer-Rire*, Présence Africaine.
- Mazaleytrat, J et Molinié, G, 1989, *Vocabulaire de la stylistique*, Paris, PUF.
- Mbembe, Achille, avril 1990, « L'Afrique noire va imploser », *Le Monde diplomatique*, Paris.